

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Le N° 5,50 €

PNM n° 306 – Mai 2013 – 31^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

**SAMEDI 1^{ER} JUIN -
L'UJRE FAIT SON CINÉMA...** 5

ANNIVERSAIRE
les 70 ans de l'UJRE 2

"Avant l'UJRE"
I. Au cœur d'une jeunesse yiddish
immigrée en France A. Gromb 4-5

HISTOIRE / MÉMOIRE
Combattants juifs
dans la guerre d'Espagne B. Ebenstein 3

Cycle "Hollywood"
VII. Descente aux enfers -
Traversée du désert L. Laufer 7

PROCHE-ORIENT
Le sport... *"Arbitraire sur la planète Foot"*
Entretien avec M. Sarsak P. Kamenka 3

SYNDICALISME
Henri Krasucki tel qu'en lui-même ! G. Alezard 6

BILLET S D'HUMEUR
Le fascisme des vertueux J. Franck 8
Sans foi ni loi H. Levart 6

Cycle "Villes"
Birobidjan : Dans la région juive
sans Juifs... J. Radvanyi 8

CULTURE
Cinéma *Les Voisins de Dieu* L. Laufer 7
Les Juifs d'Égypte S. Braibant 7

70^E ANNIVERSAIRE DE L'UJRE GRAND SUCCÈS !

Salle comble, ce 29 avril, à l'Auditorium de l'Hôtel de Ville de Paris
Le montage projeté lors de la partie historique sera prochainement disponible en DVD
Jacinta ovationnée par la salle !!!



- Lire en page 2 un bref compte-rendu de la soirée à laquelle nous consacrons un encart dans notre numéro de juin.
- Dès le présent numéro, Alex Gromb commence, en pages 4 et 5, à évoquer l'Histoire de l'UJRE

Le joli mois de mai

par **PATRICK KAMENKA**

Editorial

Un an après l'élection de François Hollande, qui se proposait de faire rendre gorge à la finance (« *Mon véritable adversaire c'est le monde de la finance* » promettait-il au Bourget, janvier 2012), le compte n'y est pas.

Les réformes pour rompre avec les diktats de l'Europe et les injonctions des marchés, avec la logique néolibérale, n'ont pas été engagées, loin sans faut. Pourtant, le successeur de Sarkozy avait promis d'engager l'Europe sur d'autres voies et de tenir tête à Angela Merkel, pour qui seul compte l'euro fort, aux dépens d'une Europe sociale.

Aujourd'hui, la crise s'ajoute à la crise : les chiffres du chômage explosent, en France près de 5 millions, mais aussi en Espagne avec 6 millions de chômeurs et globalement en Europe avec 12% de sans-emploi.

Au plan intérieur, les sondages sont calamiteux pour l'image du locataire de l'Élysée. La droite extrême en profite pour relever la tête. Elle s'accoquine désormais sans complexe avec l'extrême droite en défilant bras-dessus bras-dessous et en tentant de diviser les Français sur une question sociale comme le mariage pour tous.

A la crise financière, sociale, économique s'ajoute la crise morale comme en témoigne l'affaire Cahuzac.

Devant cette situation, au lieu de s'émanciper des dogmes ultralibéraux bruxellois, nos économistes patentés, tels les médecins de Molière dans le « *Malade Imaginaire* », prônent la poursuite de la saignée et de la potion néolibérale mortifère.

La majorité présidentielle les suit aveuglément avec le vote de l'accord national interprofessionnel (ANI), une loi dite de flexisécurité approuvée par la CFDT, qui constitue un dramatique démantèlement du Code du travail, au seul profit du MEDEF sous les vivats de Copé et de l'UMP. Puis, c'est le revirement des députés socialistes sur la loi d'amnistie sociale.

Cette proposition de loi était pourtant un signe fort en direction des électeurs qui ont voté pour le changement, un soutien aux salariés qui luttent pour sauver leurs emplois, leurs entreprises. Un mauvais coup au moment où Pétroplus, Florange et peut-être l'usine de PSA à Aulnay, sont menacés d'être rayés de la carte. Quand on sait qu'un Français sur deux vit avec moins de 1 600 euros par mois et que 14% vivent au-dessous du seuil de pauvreté, les projets pour rendre transparents les patrimoines de l'exécutif et des élus semblent plus relever de la communication que d'une volonté de lutter efficacement contre les paradis fiscaux.

Aujourd'hui, la « *boîte à outils* » ne devrait-elle pas avant tout servir à rompre avec la politique d'austérité qui conduit au « *social-défaitisme à la française* » comme l'écrit le Monde Diplomatique ?

Le traité sur la stabilité, la coordination et la gouvernance (TSCG), le respect de la règle d'or (3% de déficit budgétaire), la soumission aux instructions de la Troïka (FMI, BCE, UE), en clair les politiques d'austérité commencent à être sérieusement contestées en France y compris dans les rangs de la majorité. De même en Europe où, du président de la Commission, José Manuel Barroso, au gouvernement des Pays-Bas en passant par le nouveau Premier ministre italien, Enrico Letta, on commence à s'interroger sur les retombées négatives des politiques d'austérité dans les opinions publiques. Cependant, les mots et les bonnes intentions sont insuffisants, car ce sont les actes qui comptent. En ce mois de mai, plusieurs manifestations syndicales ou de forces politiques attachées au changement et à une Europe sociale vont défiler en appelant à mettre un terme aux mesures d'austérité. N'est-il pas temps que soient entendues « *les voix des sans voix* » pour favoriser la démocratie sociale, seule réponse à la crise du système ? ■

CARNET

Raymonde Staroswiecki a la grande tristesse de faire part du décès de

BERTHA ADLER NÉE KATZ

survenu le 11 avril 2013
dans sa 84^e année.

Couturière dans l'âme, amoureuse du yiddish, amie de mes parents, dernier témoin de mon enfance, Berthe a toujours su tisser entre nous et ma famille le fil de l'amitié dont elle avait le culte.

A Paulette Udréa, sa sœur dévouée, que Berthe nous a permis de découvrir et d'aimer, et à tous ses proches, nos plus chaleureuses condoléances.

Joseph Alman et
Raymonde Staroswiecki

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993: quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, PNM
depuis 1982 : mensuelle en français, PNM
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Roland Wlos

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite.orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement :

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

VIE DES ASSOCIATIONS

70^E ANNIVERSAIRE DE L'UJRE

UNE SOIRÉE PAS COMME LES AUTRES !

La *Presse Nouvelle Magazine* s'était bien entendue invitée, le 29 avril, à la cérémonie de célébration du 70^e anniversaire de l'UJRE. L'Auditorium de l'Hôtel de Ville de Paris était comble, le programme chargé : trop selon certains et de fait, un entracte eût été le bienvenu.

La soirée commença par le discours de Philippe Guez, représentant le maire de Paris en l'absence de Catherine Vieu-Charier retardée, puis celui de la présidente-déléguée de l'UJRE, Claudie Bassi-Lederman.

Ensuite ce fut la projection d'un montage de documents qui illustrait l'histoire du *yiddishland* depuis l'immigration jusqu'à nos jours. Saluons l'effort : il est assez rare en ce genre de circonstances que l'on ne se contente pas de discours... de circonstance. Or, l'équipe de l'UJRE qui a travaillé à préparer ce montage* s'est livrée à un travail historique exemplaire. Par la précision, par la probité. Tout a été dit : les heures de lutte avec leur exaltation, l'organisation et la solidarité à l'arrivée en France, le maintien d'une culture yiddish avec l'organisation en 1937 du Congrès international d'écrivains pour la défense de la langue yiddish (selon l'orthographe de l'époque) ; la participation aux grandes luttes progressistes : union antifasciste, solidarité avec l'Espagne républicaine ; choc du pacte de non-agression germano-soviétique, engagement exemplaire dans la Résistance. Jankelevitch ne se plaisait-il pas à dire que la lettre importante, dans UJRE, c'était le **R** de la Résistance ?

La soirée s'ouvrit sur des images du soulèvement du ghetto de Varsovie avec, en fond sonore, le *Chant du ghetto* interprété en yiddish par Paul Robeson. Moment d'intense émotion pour tous. Suivi de beaucoup d'autres. La guerre d'Espagne fut illustrée par une chanson interprétée par Jacinta : *El tren blindado*. Cette partie historique fut close par la lecture de lettres de résistants exécutés et de poèmes dits par Sarah Sebbag et Christophe Hardy, suivie d'un bref discours du président de l'UJRE, Jacques Lewkowicz. Vint ensuite la partie attendue et magique : le récital de Jacinta. Belle dans sa tenue noire et rouge, elle nous émut tous, cette Argentine venue d'une « rue textile » comme elle le chante. Elle évoqua avec tendresse sa venue à Paris, sa rencontre avec Anna Vilner et Charles Steinman et cette tour de Babel qu'était et que demeure ce coin du 10^e où l'UJRE a jeté l'ancre. Ce n'était pas le moins étonnant d'une soirée étonnante que la plus fervente yiddishiste fût venue d'Amérique du Sud. Au total, une envie de tout réécouter, de continuer à découvrir cette histoire encore mal connue. Reste aussi le message : connaître ses racines, c'est un besoin, une nécessité et aussi une chance, qu'il faut aider. Le passé c'est un tremplin pour l'avenir, pour être aussi présent dans les luttes actuelles que nos aînés le furent dans les luttes passées. Et pour nous retrouver dans dix ans, porteurs des mêmes valeurs d'humanité, pour célébrer un 80^e anniversaire.

PNM

* Equipe animée par **Alex Gromb** (texte et "voix off"), l'auteur du récit "*Histoire de l'UJRE*" dont la PNM débute dans ce numéro la publication en trois parties : lire "*I. Au cœur d'une jeunesse yiddish immigrée en France (jusqu'à 1939)*" en pages 4 et 5.

L'agenda de la Mémoire !

La Victoire. Le 8 mai 1945.

Il y a de cela 68 ans, l'Allemagne hitlérienne capitulait sans condition.

Fin de l'asservissement des peuples par la terreur nazie, du système concentrationnaire, de l'extermination programmée de groupes humains.

La Journée nationale de la Résistance.

Le 27 mai, date anniversaire de la création du *Conseil national de la Résistance* en 1943, la France célébrera la Journée nationale de la Résistance.

Faut-il rappeler qu'en France, le grand enjeu du patronat est de démanteler définitivement tous les acquis consacrés dans le programme du CNR ?

Le saviez-vous ?

L'an dernier, une affiche tirée à 12 000 exemplaires représentait un Hongrois vêtu d'un uniforme évoquant celui des SS, brandissant un minuscule juif, bien caricatural, dont les poches débordaient d'or.

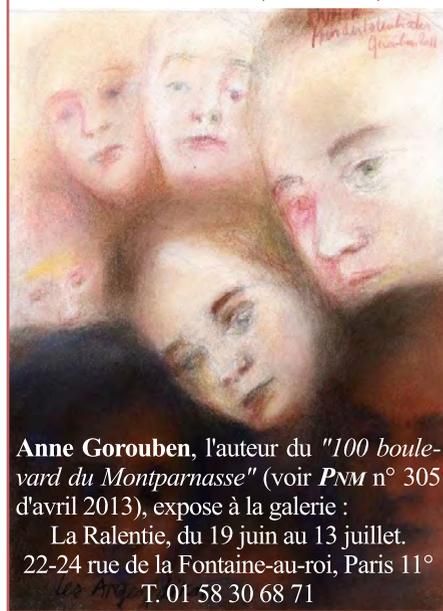
Israël

En cas de « *soupçons réels* » et si vous y consentez, les services de sécurité de l'aéroport de Tel-Aviv peuvent désormais exiger de lire vos "mails"... Frank Darat, coordinateur du Tribunal Russel pour la Palestine*, vient de refuser, il a donc été expulsé à Bruxelles...

Portugal

Le parlement portugais a voté le 11 avril une loi octroyant la nationalité portugaise aux Juifs descendants de sépharades chassés du Portugal par l'Inquisition.

« LES ANGES (dit-on) »



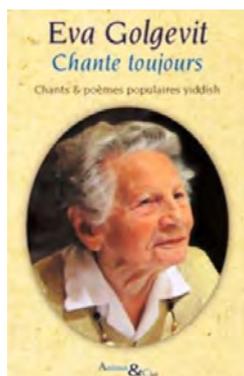
Anne Gorouben, l'auteur du "*100 boulevard du Montparnasse*" (voir PNM n° 305 d'avril 2013), expose à la galerie :
La Ralentie, du 19 juin au 13 juillet.
22-24 rue de la Fontaine-au-roi, Paris 11^e
T. 01 58 30 68 71

Hongrie

Le 16 avril 1944, les juifs hongrois étaient regroupés dans des ghettos. La campagne de déportation allait commencer à la mi-mai. En deux mois et demi, plus de 500 000 juifs hongrois allaient être déportés dont 440 000 vers Auschwitz où une victime sur trois était un juif hongrois. Au total, ce sont 600 000 juifs hongrois qui allaient être exterminés.

Le 16 avril dernier, jour anniversaire du Souvenir de la Shoah, le député hongrois Zoltán Pokorni, membre de la droite au pouvoir, a déclaré, lors d'une cérémonie au mémorial commémoratif : « *Ceux qui ont été tués étaient des Hongrois et ceux qui ont tué étaient aussi des Hongrois* ». Cela n'empêche pas l'antisémitisme hongrois de rester l'un des plus virulents.

À plus de CENT ANS, EVA GOLGEVIT CHANTE TOUJOURS !



Le livre-disque que vient d'éditer *Anima et Cie*, présente des **Chants populaires yiddish** enregistrés de 2000 à 2010 par Eva Golgevitz : 41 chants et 6 poèmes, avec les paroles en yiddish, leur translittération et la traduction française.

"D'une étonnante justesse, sa voix est un trésor, une mémoire vivante. Jusqu'à dans le camp de concentration d'Auschwitz, le chant a toujours été pour Eva Golgevitz une force de lutte et d'espérance. Enfant, en Pologne, elle allait dans une école juive où l'enseignement se faisait en yiddish, et se souvient encore des chants populaires qui l'ont bercée. Elle connaît aussi bien les grands classiques du répertoire populaire que des chants peu connus. Eva Golgevitz nous livre un chant d'espoir empreint de cette foi en la vie dont elle ne s'est jamais départie."

Adresser votre commande (coordonnées + chèque de 20 € libellé à Anima & Cie) à
ANIMA & CIE 2 ave. Paul Adam 75017 PARIS – anima.cie@gmail.com – 06 63 45 93 77

Avis de recherche

Les **GRÜNBERG** tenaient une boutique de vêtements dans le 16^e, au 32 boulevard Marbeau. Cette famille juive française avait trois enfants : Léon, Albert et Yvonne. **Hazel Baker** a passé une année chez eux en 1938. L'année suivante, c'est **YVONNE**, née en 1922/23, qui est allée à Bridgewater (Royaume-Uni) chez Hazel. Celle-ci n'a plus eu de nouvelles d'elle depuis 1940.

Envoyer tous renseignements à l'adresse internet suivante : chchampagne@free.fr

HISTOIRE

"COMBATTANTS juifs dans LA GUERRE d'ESPAGNE : LA COMPAGNIE BOTWIN"

Un livre d' **Efraïm Wuzek** lu par **BERNARD EBENSTEIN**

Un livre salubre et tonique : le livre sur la vie d'Efraïm Wuzek (1904-1988) retracée par sa fille, et accompagné par la précieuse traduction en français de ses carnets tenus en yiddish alors qu'il était brigadiste en Espagne, dans la compagnie Botwin. Dans la

Un travail érudit et passionnant fait du livre proposé par Larissa Wuzek-Gruszow, ancienne pupille de la CCE à Andrésy de 1945 à 1946, un monument de culture historique et de piété filiale, en souvenir d'un père qu'elle a suivi tout au long de sa vie.

Né dans un *shtetl* de Pologne, issu d'une famille nombreuse et pratiquante, Efraïm Wuzek suit les cours de l'école talmudique. S'il perd la foi religieuse, il restera marqué par les valeurs morales qu'il a trouvées dans la *Torah*. Toute sa vie de militant internationaliste, il se considérera comme juif, d'autant que la Pologne catholique enferme ses juifs dans leurs communautés, au même titre d'ailleurs que ceux-ci refusent toute assimilation. Sa langue vernaculaire, il la pratiquera durant sa longue vie, même s'il parle le polonais, l'hébreu, le français, l'espagnol, bref les langues des pays où il a séjourné.

Au travail dès 14 ans, il est marqué par l'antisémitisme de la Pologne nouvelle née après 1918, mais aussi par le refus de ses compatriotes juifs de sortir de leurs traditions surannées. Il adhère à l'*Hashomer Hatzair* pour créer, dit-il « une jeunesse hébraïque libérée de la peur, aspirant à la liberté et à la renaissance ».

Parti clandestinement en Palestine à 18 ans, il s'intègre aux expériences des kibboutz mais dépasse bientôt le sionisme « de gauche » en adhérant dès 1926 à l'idéal communiste et en 1927 au Parti communiste palestinien. Il est remarquable que ce Parti ait, sur les injonctions du *Komintern*, intégré des militants arabes, au plus fort des mouvements hostiles des Arabes contre les implantations juives.

Après un premier retour en Pologne, où il milite au Parti communiste polonais illégal, Efraïm Wuzek doit repartir en Palestine, menacé d'arrestation par la police de Pilsudski. Dès son retour au pays de Sion, il reprend une intense activité communiste auprès du prolétariat juif et arabe, se retrouve dans les prisons anglaises et se marie avec Hanika Klejman, future mère de Larissa, qui a suivi le même itinéraire politique. Expulsée par les Anglais, la famille Wuzek entre clandestinement en France. Clandestinement car le visa britannique les dirigeait... vers Cuba.

Mais la guerre d'Espagne vient de commencer et Efraïm va rejoindre la division polonaise Dombrowski où il contribue à créer la *Compagnie Botwin* composée essentiellement de juifs yiddishisants.

La traduction en français des carnets yiddish écrits et conservés par Efraïm Wuzek est d'autant plus précieuse qu'ils n'ont été édités qu'une seule fois, en 1950, en Pologne. Depuis, ils avaient sombré dans l'oubli. Chaque lecteur retrouvera dans ces précieux carnets les impressions au jour le jour d'un brigadiste de base au cours de cette guerre qui, prélude à la deuxième guerre mondiale, vit s'affronter les forces franquistes, fascistes, nazies aux Républicains appuyés par des volontaires antifascistes venus du monde entier. En 1938, après le départ des brigades internationales, Efraïm Wuzek est interné dans les camps de Saint Cyprien, de Gurs, du Vernet puis dans le sinistre bagne de Djelfa, en Algérie.

Il y retrouve les militants du Parti communiste français qui y resteront internés jusqu'en 1943, alors que l'armée américaine a libéré l'Algérie dès 1942. Son épouse, mère de Larissa, est déportée à Auschwitz où elle disparaîtra.

Après la libération, Wuzek retrouvera sa fille Larissa, cachée chez des religieuses catholiques puis placée à Andrésy par l'entremise de Sophie Schwartz, grande résistante s'il en fut, qui allia la lutte armée au sauvetage des enfants, activité pour laquelle elle trouva une précieuse alliée en la personne de Suzanne Spaak. Sophie allait devenir après la guerre, la directrice du manoir Denouval, l'un des foyers de la *Commission Centrale de l'Enfance*. Il sera militant du PCF et de l'UJRE et se remariera avec une militante juive polonaise.

En 1946, ainsi que des milliers de juifs polonais, il répondra comme Sophie Schwartz à l'appel de la Pologne « socialiste » et y jouera un rôle important dans le Parti et au gouvernement. Après 1956, et

collection « yiddishland », les éditions Syllepse publient cet ouvrage « pour une culture ensevelie sous les cendres, et autant de combats pour l'émancipation du genre humain, occultés par les tenants de l'histoire [juive] victimaire ».

surtout après la remontée au sein du Parti communiste polonais d'un antisémitisme larvé qui va l'exclure de ses responsabilités, il choisit de retourner en Israël, qui n'est plus la Palestine mandataire. S'il a perdu ses illusions sur le stalinisme, il restera attaché aux valeurs de progrès jusqu'à la fin de sa longue vie. C'est ainsi qu'il plaidera jusqu'au bout pour une paix juste entre Israéliens et Palestiniens.

Grâces soient rendues à Larissa Wuzek Gruszow d'avoir restitué avec tant de fidélité ce que fut la vie de son père et permis au public français de connaître par un témoignage quasi unique ce que fut l'engagement d'un volontaire des Brigades internationales au cours d'un épisode héroïque, mais au milieu d'une longue vie militante, vie de foi en l'homme, dans un siècle de bruit et de fureur.

Il faut saluer la parution de cet ouvrage important qui complète heureusement des études précédentes, dont évidemment le livre de David Diamant, qu'il faudra bien

un jour rééditer*. Il intéressera tous ceux qui ont gardé l'Espagne au cœur, avec son magnifique message d'espoir, d'internationalisme, de lutte contre le fascisme. Tous ceux aussi que passionne le parcours des infatigables militants de la liberté que furent nos aînés, ces hommes et ces femmes du *Yiddishland*. Tous ceux qu'anime le même appétit d'avenir. ■

Efraïm Wuzek, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne – La compagnie Botwin*, présenté et annoté par Larissa Wuzek-Gruszow, traduit du yiddish par Jacques Kott, Éd. Syllepse, 2012, 250 p, 22 €

* **David Diamant**, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole – 1936-1939*, Éd. du Renouveau, 1979.

NDLR On sautera sur toute occasion d'acheter ou de voir le remarquable documentaire de **Jorge Amat** : « *L'espoir pour mémoire – Chroniques des combattants des Brigades internationales en Espagne* », soit trois heures de témoignage de grands anciens de la guerre d'Espagne, qu'ils s'appellent Rafael Alberti, Ilex Beller ou Lise London.



SPORT AU PROCHE-ORIENT

Lu dans la presse

Israël interdit à des coureurs de Gaza de participer à un marathon. Israël a empêché vingt-six coureurs de la bande de Gaza, dont le coureur olympique Nader Al-Masri, de se rendre en Cisjordanie pour participer au premier marathon de Bethléem, prévu dimanche 21 avril.

Les Gazaouis ne sont autorisés à se rendre en Cisjordanie que pour « des raisons humanitaires exceptionnelles », a justifié le ministère israélien de la Défense.

ARBITRAIRE SUR LA PLANÈTE FOOT

Notre collaborateur Patrick Kamenka s'est entretenu avec **Mahmoud Sarsak**, défenseur de la cause du football palestinien. Ancien joueur de l'équipe nationale de football, ce jeune gazaoui de 26 ans, emprisonné trois ans en Israël, sans procès, avait mené une grève de la faim de trois mois en 2012 pour protester contre cette incarcération arbitraire. Une épreuve qui a ruiné sa carrière sportive. Il est accompagné dans sa tournée en France par Mohammed Alarabi, le président du *Club des handicapés de Gaza*, qui pratique notamment la réhabilitation par le sport.

Quelle est la raison de votre voyage en France ?

Je suis venu demander l'annulation de la *Coupe du monde de football des moins de 21 ans* qui doit se dérouler en juin en Israël, dans la mesure où les sportifs palestiniens ne peuvent pas s'entraîner normalement en raison de tous les obstacles qui sont mis par les autorités d'Israël, du fait notamment que certains joueurs de l'équipe nationale sont retenus en détention provisoire, comme le gardien de but Omar Abou Rouis et Mohammed Nemer. Rappelons en outre que depuis 1967, 550 sportifs palestiniens, toutes disciplines confondues, ont perdu la vie. De plus, les terrains de football ont été bombardés et à Gaza, les Israéliens ont pris pour cible des terrains de sports pour para-olympiques. Il est donc totalement indécent qu'Israël puisse organiser cette compétition dans ces conditions.

Quel message envoyez-vous aux jeunes sportifs français et européens ?

Je leur dis tout simplement : vous devez nous aider à faire respecter un cer-

tain nombre de valeurs, comme la solidarité, la fraternité, et l'antiracisme quelle que soit la religion pratiquée. Vous ne pouvez pas accepter l'inacceptable, vous ne pouvez pas tolérer n'importe quoi. Le boycott qui a eu lieu contre l'*apartheid* en Afrique du Sud concernant les équipes de rugby a joué un grand rôle dans la lutte contre le racisme dans le sport.

Il faut que vous interpelliez la FIFA, l'UEFA, la FFF. Il faut qu'Israël soit privé de compétition tant que les droits de l'homme continueront d'être violés, que les sportifs seront bloqués dans les *check-points*, que l'équipe nationale palestinienne sera victime de mesures administratives empêchant ses déplacements.

Avez-vous eu des contacts avec les autorités françaises et avec les dirigeants du sport ?

Malgré mes requêtes appuyées par l'Ambassade de Palestine à Paris, je n'ai été reçu ni par la FFF ni au Ministère des Sports. Je suis déçu par ces fins de non-recevoir, même si je dois

remercier les maires, les conseillers généraux, les dirigeants de clubs, les sportifs qui m'ont accueilli pendant mon séjour en France. Inversement, notre campagne bénéficie du soutien de diverses personnalités dont Éric Cantona, Noam Chomsky, Ken Loach et Didier Drogba.

Après votre visite en France, que comptez-vous faire ?

Je me rends à Bruxelles le 12 avril, puis en Norvège le 14 avril. Et ensuite je rentre à Gaza où je vais reprendre l'entraînement. J'ai récupéré moralement et physiquement après avoir été traité en Tunisie et au Qatar, à la suite de mes années d'emprisonnement et des séquelles des tortures et de la grève de la faim que j'avais observée. J'espère aussi reprendre mes études d'informatique abandonnées après mon arrestation et j'espère obtenir une bourse à cet effet.

Propos recueillis par
Patrick KAMENKA
le 9 avril à Paris



70^E ANNIVERSAIRE DE L'UNION DES JUIFS POUR LA RÉSISTANCE ET L'ENTRAÏDE...

Avant l'UJRE

I. AU CŒUR D'UNE JEUNESSE YIDDISH IMMIGRÉE EN FRANCE (JUSQU'À 1939)

par Alex Gromb

L'UJRE a été créée en 1943 au cœur des ténèbres. Son histoire avait commencé en fait bien avant cette période et s'est poursuivie au-delà. C'est avant tout celle d'une génération, celle de juifs d'Europe de l'Est, nés au début du XX^e siècle, immigrés en France et ralliés avec enthousiasme à l'idéal communiste. Elle représente une page à la fois glorieuse et tragique, importante tant dans l'histoire de l'immigration que dans celle de la France, dans celle du communisme et dans celle des juifs.

Et pourtant ce rôle a été longtemps sous-estimé ou occulté de tous côtés pour des raisons diverses : trop juifs ou pas assez, trop communistes, trop étrangers... Il mérite d'être rappelé.

Des voyageurs avec des bagages

Les premières décennies du XX^e siècle voient l'immigration de nombreux jeunes juifs en France et leur rencontre avec son mouvement ouvrier.

Ces immigrés ne sont pas des voyageurs sans bagages. Ils disposent d'une forte identité culturelle et politique. Ils sont issus d'un archipel de communautés présentes surtout en Pologne, en Ukraine, en Biélorussie, en Lituanie et en Roumanie (Bessarabie), dont la langue est le yiddish. Ce qu'on appelle le *Yiddishland*, c'est environ 8 millions de personnes à la veille de la guerre, soit la moitié de la judéité mondiale. Ces communautés sont une population urbaine, souvent misérable, formée principalement d'ouvriers, d'artisans ou de petits commerçants qui vivent dans un environnement rural. Dans les villes ou les bourgades (les *shtetls*) ils représentent souvent plus du tiers de la population. Leur identité à la fois ethnique et religieuse est évidente, incontestable pour eux-mêmes et pour leurs voisins, catholiques ou orthodoxes.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, deux questions qui concernent directement le monde juif travaillent l'Europe orientale : la question des nationalités et la question sociale. La première guerre mondiale voit l'effondrement et le morcellement des Empires, la création de nouveaux États au nom du principe des nationalités. En Russie, le tsarisme déjà ébranlé par la Révolution de 1905, est abattu et la Révolution d'Octobre 1917 voit la prise du pouvoir par les bolchéviks, la proclamation du premier État socialiste puis la naissance de l'Internationale communiste, « le grand parti de la révolution mondiale ». En 1917 également, les Britanniques par la Déclaration Balfour promettent la création d'un « foyer national juif » en Palestine.

Ces événements « qui ébranlèrent le monde » ont eu un énorme retentissement dans ce *Yiddishland* alors en pleine mutation. À côté des *heders* (écoles talmudiques) où les *melameds* (les maîtres) initient les jeunes garçons à la *Torah*, se sont multipliées les écoles juives où l'on

enseigne en yiddish ou en hébreu ou polonais. Animées par de jeunes maîtres idéalistes, elles sont les agents d'un processus accéléré de modernisation et de laïcisation.

Une intense vie intellectuelle et sociale se développe, avec l'édition de journaux et de livres, la multiplication de bibliothèques, de théâtres, de chorales. Une grande partie de la jeunesse se détache alors des croyances religieuses des parents et aspire à agir pour l'émancipation des juifs, à la fois sur le plan national et sur le plan social.

Trois courants principaux mobilisant les jeunes juifs d'alors traduisent cette volonté de salut collectif, version laïcisée de l'espérance messianique :

- *Le sionisme* prône, comme seule solution à la question juive, la constitution d'un État-nation en Palestine avec l'hébreu comme langue nationale.
- *Le Bund* défend l'organisation spécifique d'un mouvement ouvrier juif et l'autonomie culturelle (autour du yiddish) des juifs en Europe orientale.
- *Le communisme* met l'accent sur le cadre universaliste de la solution : partie prenante d'une communauté œcuménique, la classe ouvrière mondiale, au sein de la même organisation, les travailleurs juifs élimineront à la fois l'oppression de classe et l'antisémitisme en participant à la révolution et, en attendant, en défendant la patrie du socialisme.

Favorisée par les transports modernes, l'émigration des juifs d'Europe centrale et orientale prend des proportions massives depuis le dernier quart du XIX^e siècle. C'est l'émigration économique « classique » de ceux qui, fuyant la misère et l'arriération, partent vers des pays porteurs d'espérance d'amélioration et de modernité.

Ils fuient aussi les pogroms de l'Empire russe, ceux de la guerre civile qui suit la Révolution d'Octobre, ceux des soldats bleus du général Haller dans la Pologne ressuscitée... C'est également la réponse à l'hostilité ambiante et aux lois restrictives envers les juifs que mettent en place les États nouvellement indépendants. Et pour les militants, sortis de prison ou pourchassés, l'exil est également la solution.

Partir, bien sûr, mais où aller ? Ailleurs ! Les parcours sont souvent compliqués. Les émigrants, parfois clandestins, empruntent des filières familiales, des connexions régionales ou politiques. Certains s'arrêtent en chemin, d'autres, expulsés, changent de destination. D'autres encore, déçus par la réalité du pays choisi, changent d'affiliation politique et parfois de pays.

Il y a d'abord les « terres promises ». Ce sont les États-Unis, mais les portes du rêve américain se ferment au début des années 20.

C'est ensuite la Palestine avec les pionniers du sionisme. C'est, moins connue, la migration intérieure, en URSS, des juifs de l'ancienne zone de résidence

vers les grandes villes qui leur étaient fermées jusque-là. Par ailleurs il y a les « pays neufs » (Canada, Argentine, Uruguay, Cuba, Afrique du Sud, Australie...) et enfin les pays d'Europe de l'Ouest, les plus proches et les plus accessibles : l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la Belgique... et la France. Pour les juifs, la France revêt une image particulière. Pays des *Droits de l'homme*, elle a été le premier à émanciper les juifs, à leur accorder la pleine égalité. Certes, c'est le pays où Dreyfus a été condamné mais c'est d'abord, pour eux, celui qui a vu une mobilisation civique exceptionnelle aboutissant à sa réhabilitation.

Enfin pour les militants, c'est le pays de la Révolution, de la Commune de Paris et d'un mouvement ouvrier puissant, combatif et internationaliste.

En France, l'immigration juive d'Europe de l'Est devient relativement importante à partir de 1881. Jusqu'à 1914, elle représente environ 20 000 arrivants.



Marc Chagall, *Khalystre*, 1924

Après la première guerre mondiale, le courant s'amplifie et touche 80 000 nouveaux venus. Ce sont essentiellement des jeunes, souvent pauvres, ne parlant pas ou mal le français, qui se regroupent principalement à Paris, dans les quartiers de l'Est et du centre, qui travaillent pour la plupart dans des « métiers juifs » où ils représentent la majorité, voire la quasi-totalité de la main-d'œuvre : travail à domicile ou petits ateliers de confection, de bonneterie... Ils forment ce que l'on appelle en yiddish, la « *yiddishe gasse* » (la rue juive).

Un réseau serré d'organisations

Leurs liens avec le mouvement ouvrier français sont anciens. Déjà avant la Première Guerre mondiale, les ouvriers juifs ne parlant que le yiddish s'organisent au sein de la CGT anarcho-sindicaliste dans d'actives sections syndicales qui leur sont propres : casquettiers (dès 1896), fourreurs, tailleurs, ouvriers du cuir... Ils se réunissent également pour débattre d'activités culturelles ou de l'antisémitisme.

Ils se regroupent en 1910, dans la *Commission intersyndicale juive* de la CGT dont le responsable est le bolchévik Salomon Lozovski, futur dirigeant de l'*Internationale syndicale rouge*. Ils éditent un journal, *Der Yiddisher Arbeter*.

Dans les années 20, pour faire face aux problèmes de compréhension linguistique et pour atteindre les milieux immigrés, la CGTU en 1923 et le Parti communiste en 1925 créent à leur tour une branche spécialisée de leur appareil dirigeant : la MOE (Main d'Œuvre Étrangère) qui devient la MOI (Main d'Œuvre Immigrée) en 1932.

Celle-ci met en place sous son autorité une douzaine de sous-sections de langues : espagnole, italienne, arménienne, ... juive (c'est à dire de langue yiddish). Cette dernière est l'organisatrice d'un tissu associatif serré et très diversifié.

Au centre, se trouve un noyau de permanents, membres du parti communiste. Ils se voient en révolutionnaires professionnels et, à l'instar de leurs modèles bolchéviks dans la clandestinité, ils adoptent des pseudonymes : Lerman (Louis Gronowski), Domb (Léopold Trepper), Kutner (Aaron Skrobek), Ravine (Szpejter)...

Ils ont à leurs côtés quelques centaines de membres du parti communiste qui gardent une activité professionnelle mais qui comme eux « campent dans l'anti-chambre de la révolution » dont l'horizon leur semble proche. S'ils sont présents dans les cellules du PCF, leur espace réel de militantisme, c'est le milieu des juifs immigrés qui forme une communauté compacte, cohérente et structurée appelant des cadres d'organisation de type national.

L'instrument principal de leur influence est le journal. Ce fut d'abord un périodique, paraissant une ou deux fois par semaine qui s'appelait tantôt « *Emes* » (*Vérité*), tantôt « *Freiheit* » (*Liberté*), au gré des interdictions. Enfin le 1^{er} janvier 1934 c'est le lancement du quotidien yiddish, la *Naïe Presse* (*la Presse Nouvelle*), avec quelques rédacteurs permanents appuyés par des équipes ardentes de souscripteurs, de diffuseurs. Ces militants agissent au cœur de ce qu'on appelle des organisations de masse, des associations diverses, qui servent de courroies de transmission pour les mots d'ordre du parti, de viviers d'initiation politique et de recrutement. Il s'agit de l'esquisse d'une contre-société couvrant toutes sortes de besoins. On peut s'y défendre, s'informer, apprendre, lire, se détendre, chanter, faire du sport, se soigner, s'entraider... :

- Les communistes s'imposent en 1925 à la tête de la *Kultur Ligue* qui s'installe au 10 rue de Lancry et devient en même temps qu'un organisme culturel, une sorte de Bourse du travail et de logement, un bureau de renseignements pour l'obtention de papiers d'identité et de travail, le cœur de la vie sociale des jeunes immigrés.

- Sous son égide se créent une biblio-

...70^E ANNIVERSAIRE DE L'UNION DES JUIFS POUR LA RÉSISTANCE ET L'ENTRAÏDE

Avant l'UJRE

I. AU CŒUR D'UNE JEUNESSE YIDDISH IMMIGRÉE EN FRANCE (JUSQU'À 1939)

par **Alex Gromb**

(Suite de la page 4)

thèque, le PYAT (*Parizer Yidisher Arbeiter Teater*, théâtre ouvrier juif de Paris) qui présente des pièces en yiddish à la Bellevilloise ou à la Grange-aux-Belles, une chorale qui comptait 125 participants en 1932 et se produisit à la fête de l'Humanité.

- Le YASK (*Yidisher Arbeter Klub*), club sportif ouvrier juif (1929) est affilié à la Fédération sportive des travailleurs.

Il organise des sections de natation, de basket, de football, de camping, d'échecs, de gymnastique. Il est présent au cours des grands rassemblements internationaux.

- L'*Arbeter Orden* (ou AO : Ordre ouvrier) créé en 1933, a pour but d'apporter aux travailleurs juifs une aide médicale.

- Les « sociétés » permettent à ceux qui sont originaires des mêmes villes de se rencontrer. Citons aussi l'Organisation des femmes contre le fascisme, la section juive du Secours rouge, les *Patronati* qui aident les prisonniers politiques, le *Funk* pour les étudiants juifs...

- "Les Amis de l'Enfant d'Ouvrier juif" (1934) organisent des patronages qui accueillent les enfants le jeudi, ainsi que les premières colonies de vacances. Les enfants y sont initiés à la culture française, à la culture yiddish et aussi aux idées révolutionnaires. On y chante « *Papa et maman sont dans la rue et construisent des barricades* » ou encore « *Je dis à mon père : Tu sais quand je serai grand je serai un héros, un soldat, un communiste* »... Plus grands, ils passent au YASK ou à l'AYK (*Arbeter Yugend Klub*, le club des jeunes ouvriers), fréquentent les auberges de jeunesse, militent...

- En 1937, toutes ces activités sont coordonnées dans un nouvel organisme, la TSAFO (*Tsentrale fun Arbeter und Folks Organisatsies*) (Centrale des organisations ouvrières et populaires), esquisse de ce que sera l'UJRE après la guerre.

Pour votre liberté et la nôtre

Ces juifs internationalistes, malgré les menaces d'expulsion, sont partie prenante des luttes sociales et politiques du mouvement ouvrier français auquel ils sont rattachés. Ils sont présents avec leurs banderoles en français et en yiddish dans les défilés symboliques du 1^{er} mai, ceux du mur des Fédérés, celui du 14 juillet 1935. On les voit aussi dans les manifestations et sur les barricades contre les ligues factieuses après les émeutes du 6 février 1934

Appuyés par des collectes et des soirées de solidarité, les travailleurs juifs se retrouvent dans les mouvements revendicatifs animés par la CGTU et par sa section juive. Ce sont ainsi les grèves victorieuses des ouvriers du cuir en 1932, des travailleurs et travailleuses des hôtels-café-restaurants en 1933, des boulangers en 1934, des ouvriers de la confection pour dames et de ceux des 43 ateliers des Galeries Lafayette en 1935.

En mai 1936, la Commission intersyndicale juive de la CGT réunifiée compte 22 sections rassemblant 19 000 syndiqués. Après la victoire électorale du *Front Populaire*, les juifs immigrés de tous les secteurs entrent naturellement dans le grand mouvement de grève de juin 1936, occupent les ateliers et récoltent leur part des fruits de cette action : augmentations de salaires, réductions des horaires de travail, et les premiers congés payés. Ceux-ci illuminent, pour eux aussi, les débuts de l'été 36.

Mais dès la fin de juillet commence la rébellion franquiste, aidée par Mussolini et Hitler. Immédiatement, la guerre d'Espagne apparaît comme un affrontement avec le fascisme international. Des étrangers, comme des athlètes du YASK venus à Barcelone pour participer aux Olympiades populaires, se rangent aussitôt aux côtés des républicains. Paris devient la plaque tournante de l'envoi de volontaires et beaucoup de militants juifs de France s'engagent avec détermination aux côtés des républicains. Des femmes partent dans les services sanitaires. Ils sont soutenus matériellement et moralement par un Comité juif d'aide à l'Espagne, par la *Naïe Presse* qu'ils reçoivent sur le front et à laquelle ils envoient des nouvelles. Dans les brigades internationales sont présents des milliers de juifs. Beaucoup voulurent être représentés en tant que groupe national, afin de marquer clairement la participation des juifs à la lutte contre le fascisme. Ainsi fut créée une unité spécifiquement juive, la *Compagnie Botwin* de la brigade polonaise *Dombrowski**. Elle possède son propre drapeau sur lequel figure en yiddish, en polonais et en espagnol la devise : « *Pour votre liberté et la nôtre* » et elle publie son organe de presse en yiddish. Quarante-cinq pour cent de ses combattants sont tombés sur le sol espagnol.



Journal yiddish, organe de la Compagnie Botwin paru le 3 novembre 1938

L'action politique prend également des caractères et des thèmes plus ou moins spécifiquement juifs, bien que traduisant les évolutions de la situation internationale et de la ligne générale communiste. Ainsi, les relations avec les autres organisations juives oscillent-elles entre la lutte acharnée et le front unique. Longtemps, on s'oppose aux juifs religieux et à leur « obscurantisme » ; aux sionistes qui confortent l'idée que les juifs sont foncièrement étrangers, empêchent leur engagement dans les luttes des pays où ils vivent ; aux partisans de l'hébreu, « *langue du passé et des rabbins* », mé-

prisants envers le yiddish, langue du peuple ; aux membres du *Bund*, devenus réformistes et traités de social-fascistes. Après l'arrivée de Hitler au pouvoir et surtout le 6 février 1934, la nécessité d'un front commun antifasciste est enfin reconnue. À la suite du pacte d'unité d'action entre les partis communiste et socialiste, la sous-section juive du PCF fait de même avec le *Bund* et le *Poale Zion*. Ce pacte est approuvé lors d'un meeting tenu devant 1 000 ouvriers à Paris. Des structures unitaires sont créées : Mouvement Populaire juif, Comité de coordination des jeunes, Front culturel des intellectuels... Tour- nant le dos à l'anticléricalisme affiché jusque-là, on tend même la main aux juifs religieux. Cette phase unitaire a duré ce qu'a duré le Front Populaire. Si l'inquiétude antinazie reste partagée par tous, dès la fin de 1937 les structures unitaires se délitent.

Les communistes juifs gardent des liens avec les communautés yiddish de leurs pays d'origine et dans les autres pays de la diaspora ou en Palestine. Ainsi la *Naïe Presse* publie-t-elle des nouvelles les concernant ; on soutient les prisonniers politiques ; on souscrit pour aider les enfants misérables en Pologne. Les contacts sont particulièrement étroits avec les journaux communistes yiddish de par le monde (le *Morgen Freiheit* de New York...) avec lesquels s'échangent des articles.

À l'initiative de la Kultur Ligue est organisé le Congrès mondial pour la défense de la culture juive, qui se tient à Paris en septembre 1937. Quatre mille personnes assistent salle Wagram à Paris, à sa séance inaugurale. Venus de 23 pays des cinq continents, 102 délégués représentent 677 organisations culturelles et les noms les plus prestigieux du "Yiddishland". Seuls les Soviétiques sont absents. C'est le temps de la Grande Purge...

La défense de l'URSS était « la pierre de touche » de l'engagement communiste.

C'était vrai pour les juifs communistes, mais avec une tonalité particulière compte tenu de l'importance de la population juive dans le pays du socialisme. La *Naïe Presse* exalte l'essor social des juifs soviétiques avec la disparition des interdictions tsaristes, l'épanouissement de la culture yiddish avec ses écoles, ses théâtres, ses publications. On célèbre et soutient l'établissement de travailleurs juifs dans des coopératives agricoles sous l'égide de l'organisation *Geserd* et ensuite la création d'une Région autonome juive dans la taïga inhospitalière du lointain Birobidjan**. Certains militants partent même de Paris avec drapeaux et caisses à outils pour vivre cette aventure, avant de déchanter.

En 1935-1936, les Arabes de Palestine déclenchèrent une vague d'attentats contre la population juive. La *Naïe Presse* condamna ces agressions, déclara que la seule voie était le rapprochement des deux peuples et contribua à amener le parti communiste de Palestine à revenir sur ses positions initiales et à condamner à son tour les actes terroristes. Cependant, ces hésitations remettent en cause un rapprochement antifasciste avec les sionistes.

Bien entendu, les militants s'opposaient aux mesures anti-immigrés et au regain de la xénophobie et de l'antisémitisme en France aggravés par la crise. Surtout, les persécutions anti-juives en Allemagne, après les lois racistes de Nuremberg et la Nuit de Cristal, étaient dénoncées.

La priorité absolue était de barrer la route à Hitler ... ■■■

(à suivre)

NDLR

* Lire aussi en page 3 l'article de Bernard Ebenstein présentant le livre d'Efraïm Wuzek / Larissa Grussow sur la Compagnie Botwin

** Lire aussi en page 8 l'article de Jean Radvanyi sur le Birobidjan.

L'UJRE FAIT SON CINÉMA - "Das Kind"



Ça y est ! L'UJRE a son ciné club.

Venez l'inaugurer ce **samedi 1^{er} juin à 14h.30** en présence de l'équipe réalisatrice de **DAS KIND**, un très beau film qui évoque le travail allemand (TA) et qui a obtenu en 2010 le Prix du meilleur film au Festival Européen du Film Indépendant.

Inscription obligatoire

T. 01 47 70 62 16

ou par courriel :

ujre-contact@orange.fr

P.A.F.



Fiche

Réalisation :
Yonathan Levy
Scénario :
André Miko et
Yonathan Levy
Production :
André Miko
Sté de production :
BLIMA

Son :
Vincent Bordelais
Pays d'origine :
France
Durée : 93 minutes
Langues :
Français (60%),
Roumain (30%),
Allemand (10%)
Première mondiale :
13 mars 2010

HENRI KRASUCKI TEL QU'EN LUI-MÊME !

par GERARD ALEZARD

Il faut lire « *Henri Krasucki – 1924-2003* » de Christian Langeois. Après tant de libertés prises avec son histoire, avec l'Histoire, l'homme, le militant, le dirigeant, est là dans toute sa dimension. Il entre ainsi en biographie par la grande porte, celle de la vérité des faits et des actes.

Prétendre retracer le parcours d'un tel personnage, le pari était risqué ; l'exercice est réussi, les militants reconnaîtront celui qu'ils ont côtoyé et nombre de lecteurs feront connaissance avec cet homme de passion, d'engagement, de fidélité, jusqu'à être ce dont témoigne ce livre, l'une des grandes figures de l'Histoire. « *Henri comprenait tout, c'était le prototype de l'autodidacte, plein de finesse et d'un savoir qu'on n'enseigne pas... lui, petit gars de Belleville s'était haussé au niveau des plus grands ...* ».

La place nous manque ici pour prétendre évoquer un tel parcours. A chacun sa visite d'initiation, de découvertes ou de retrouvailles : dans ce qu'il faut bien appeler une épopée, le choix est grand.

Sa naissance ? Je suis né un peu plus loin, en grande banlieue, celle de Varsovie, disait-il souvent ! « *Les parents d'Henri Krasucki, Isaac et Léa étaient des militants engagés aux Jeunesses et au Parti communiste. Repérés par la police de Pilsudski...ils choisissent la France comme nombre de leurs aînés. Ils aiment le pays de la Révolution, des droits de l'homme... le premier pays qui a fait des juifs des citoyens à part entière en 1791...* ».

L'un et l'autre vont militer, Isaac au syndicat CGT du textile de la région parisienne, Léa au sein du Parti, dans les organisations progressistes d'immigrés juifs, comme celle des femmes et aussi dans la diffusion de la Naïe presse*. Ainsi Henri, est « *né dans le syndicalisme* », comme il aimait à le rappeler, dans cette ambiance chaleureuse, généreuse, combative, dont il s'est nourri et qu'il a installée autour de lui.

Son engagement ? Très tôt, naturellement, membre de la JC, dès 1940, à seize ans, il rejoint la résistance et va entrer dans la clandestinité. Ce retour sur le rôle d'Henri apprendra aussi beaucoup sur la place des juifs communistes dans la lutte antifasciste, antinazie au sein de la « MOI » et des FTP. Ses voies de « l'intégration » ? Elles se fondent sur une conviction militante, sur l'attachement à la France des droits de l'homme et sur le sens de la responsabilité qui en découle. La déportation et toujours la résistance au sein même des camps ? Des moments forts à méditer, dont Henri ne parlait guère, sauf pour rappeler que depuis « *il faisait du rab* » ! Et encore l'engagement, engagement politique au sein du PCF et engagement sans faille dans la CGT jusqu'au secrétariat général de 1982 à 1992 où ce qui a dominé, toujours pour lui, c'est le sens et la spécificité de ses responsabilités syndicales, une conviction assumée de dirigeant communiste

et un souci constant de l'indépendance syndicale, y compris au prix de dissensions avec Georges Marchais qu'évoque Christian Langeois. C'est Henri Krasucki qui a perçu la nécessité de la transformation de la Cgt, et qui l'a mise sur les rails avant de quitter sa responsabilité en 1992.

Depuis la parution du livre, les rencontres et débats se sont multipliés. Le 24 janvier, à l'occasion du 10^e anniversaire de la mort d'Henri Krasucki, et après que Bernard Thibault lui eût rendu hommage au Père Lachaise, l'UD CGT de Paris et son Institut d'Histoire Sociale réunissaient, en présence de l'auteur, des militants compagnons de lutte du dirigeant parisien ou du secrétaire général et aussi d'autres plus jeunes, cherchant à rencontrer dans ces mémoires l'ouvrier qui « *... pouvait surprendre par sa capacité à tenir tête, sa virtuosité à manier la dialectique et à pousser la contradiction...* » qui, « *avec sa casquette pouvait déstabiliser un haut de forme...* »

Dans ces échanges, une vérité apparaît : pour les militant(e)s présents, dans la vie syndicale, dans les luttes sociales, dans la vie, à chacun sa part d'Henri ! D'expérience et de responsabilité différentes, les témoins confirment ainsi

« *la passion de convaincre, d'écouter de ce dirigeant "pluridisciplinaire" », toujours disponible « pour donner un avis, un conseil et aussi formuler des exigences » ... « sa présence nous conduisait à être "bien" pour ne pas décevoir; à relever la tête, à marcher plus assuré, sans rouler les "mécaniques"... Il demandait beaucoup, il écoutait toujours, il entendait souvent* ».

Dans ses relations, il misait sur le meilleur, il faisait crédit a priori, car Henri était un optimiste, parfois déroutant mais conjuguant confiance et lucidité. C'est aussi pour cela qu'il est devenu ce qu'il fut. « *L'autorité qu'il avait, ce n'est pas seulement l'autorité due à la responsabilité qu'il exerçait mais à la façon dont il exerçait cette responsabilité* »

Le livre de Christian Langeois fait évidemment une large place aux luttes sociales dans les témoignages des militants sur les luttes de leur profession ou de leur entreprise, « *chacune porte la marque de fabrique d'Henri, la forme et le contenu, le lien revendications-propositions, la conduite démocratique et la place des travailleurs, le souci des rapports avec la population et l'opinion publique, pour des actions responsables et efficaces* ».

« *Il faut beaucoup de choses pour transformer le monde, la colère et la ténacité, la science et l'indignation, l'initiative rapide et la longue réflexion, la froide patience et la persévérance infinie, la compréhension du cas particulier et la compréhension de l'ensemble. Seules les leçons de la réalité peuvent nous apprendre à transformer le monde* ».

Berthold Brecht
La décision, 1930

Au fil de ce parcours hors du commun, la lecture de l'ouvrage de Christian Langeois nous livre l'image d'un Homme, ni dur ni mou, mais vrai ! qui a mis en musique ce rappel qu'il nous faisait souvent : « *Il faut rêver disait un grand révolutionnaire, rêver et ensuite faire le possible, mais le faire* » et il ajoutait « *Chaque génération doit faire face à la situation qu'elle trouve sans avoir à la choisir et chacune a en elle-même les réserves d'esprit combatif, d'intelligence et de droiture, de capacité de se cultiver pour répondre aux exigences de son temps* ». ■

* Naïe presse [yiddish : Presse Nouvelle] : quotidien yiddish créé le 1^{er} janvier 1934, précurseur de la Presse Nouvelle Magazine.

LEÇON DE MORALE

SANS FOI NI LOI

par HENRI LEVART

La morale publique se trouverait dans les chocs successifs prônés par le président de la République et le gouvernement : le choc de la morale civique avec l'affaire Cahuzac, le choc de compétitivité manigancé avec le MEDEF, et le dernier en date, le choc de simplification en vue de rendre les services publics plus efficaces quoique moins dépensiers !!!

« *L'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu* », selon la maxime de La Rochefoucauld. En effet, le pouvoir socialiste nous gave de formules creuses, use de stratagèmes pour masquer ses renoncements, les ravages de la crise économique, sociale, politique, morale.

La conception libérale de la société est à la source de la corruption, de la violation des lois, du mépris du bien commun.

Comment ne pas être abasourdi par le déferlement des scandales de toute nature, des révélations sur les réseaux d'influence, les prébendes, les trafics boursiers ?

Après avoir menti à la représentation nationale, l'auto-humiliation médiatique de Cahuzac est indécente. Ne serait-ce pas, par l'argument de la faute personnelle, une manœuvre destinée à masquer de fabuleux avoirs placés à l'étranger ?

La vertu outragée de l'UMP ne saurait faire oublier le « *choc des civilisa-*

tions » cher à Sarkozy, sa pseudo-croisade pour « *moraliser le capitalisme* », son affirmation selon laquelle « *les paradis fiscaux, le secret bancaire, c'est fini* », le banquet du Fouquet's, le yacht de Bolloré, la mise en examen pour abus de faiblesse sur la personne de Mme Bettencourt...

À propos du comportement des hommes politiques, voici un commentaire judicieux :

« *A défaut d'être efficaces, on leur demande au moins d'être honnêtes* ».

Outre les milieux conservateurs, ce commentaire ne concernerait-il pas également des personnalités, y compris au sein des sphères religieuses, assoiffées d'honneurs, de notoriété ?

Alors qu'un Bernard Tapie, affiché comme référence éthique, peut continuer à se pavaner, à acquérir des organes de presse avec les deniers de l'État, un des derniers mineurs survivants de la grande grève de 1947 vient seulement maintenant d'être amnistié. Des milliers d'autres n'ont pas eu cette chance. Ils sont morts de silicose.

Alors qu'à l'annonce quotidienne des fermetures d'entreprises, les actions syndicales pour la sauvegarde de l'emploi sont assimilées à des actes terroristes, la fermeture de Florange est révélatrice du mensonge quant à la garantie du maintien promis par MITTAL. Alors qu'un Jacques Servier, avec des médicaments frauduleux, qu'un Jean-Claude Mas, avec des prothèses mammaires tout aussi frauduleuses, ont amassé d'immenses fortunes, des employées de grandes surfaces sont licen-

ciées et condamnées pour « vol » d'un paquet de biscuit éventré.

Le Premier ministre clame savoir où il va. Dans sa marche à l'abîme, tient-il compte du chômage de masse, du surendettement des familles, de la seconde dévaluation du livret A, seule épargne populaire, des deux millions de Français renonçant, faute de moyens, aux lunettes dont ils ont besoin ? Le peuple souffre. Constatant avec indignation les dérèglements dans bien d'autres domaines sociétaux, il n'a plus confiance.

Comment des hiérarques catholiques ont-ils pu cacher si longtemps à la justice les abus sexuels commis par des prêtres ? Comment le président du Crif peut-il prétendre représenter les juifs de France en crachant sur la mémoire de Stéphane Hessel, en traitant d'antisémite tout militant, toute association favorable à la paix au Moyen Orient et partisan d'un État palestinien ?

Comment un docteur de la Loi juive, chargé de la plus haute fonction, a-t-il pu emprunter des textes d'autrui, laisser croire qu'il possédait tel titre universitaire ?

Comment les gens chargés de l'information osent-ils abuser l'opinion en évacuant toute expression progressiste et servir la soupe à Marine Le Pen lors de tout événement même anodin ?

Non, non et non, tout n'est pas pourri dans le « Royaume de France » ! Notre pays n'est pas voué au discrédit ni au déclin.

Les forces porteuses du vrai changement existent. Elles combattent. Elles proposent des solutions pour la renaissance. Unies, elles parviendront à les promouvoir. ■

CHRONIQUE DE
LAURA LAUFER

"LES VOISINS DE DIEU"

de MENI YAESH

Avi, Kobi et Yaniv, trois jeunes gens pratiquants ultras-orthodoxes, fréquentent la communauté Breslev de Bat Yam, une banlieue de Tel-Aviv, formant un groupe d'amis grandis ensemble dans le quartier.

Ils y agissent en miliciens, imposant à tous le respect strict des règles de la *Torah*, chantant dans les rues leur foi sur des musiques technos composées par Avi, et maniant la barre de fer pour parler aux Arabes qui viennent dans leur quartier. Avi travaille dans l'échoppe de son père, épicerie du quartier où Miri, jeune voisine non pratiquante, portant shorts et corsages décolletés, fait ses courses.

Avi lui donne injonction de s'habiller avec décence, mais tombe peu à peu amoureux d'elle. De là, un lien qui se noue en toute chasteté, comme le commande la religion, et qui amène Avi à rompre avec l'engrenage de la violence et avec ses amis, réfutant leurs actions.

Ce film*, bien joué et bien construit, sur un rythme tendu, interroge la société israélienne. Meni Yaesh rend très vivant ce trio d'amis qui, comme une grande partie de la jeunesse israélienne, boit de l'alcool, fume des pétards, aime la musique techno mais se distingue par le fanatisme religieux. Le film montre avec efficacité, aussi bien l'évolution d'Avi que la violence de ces gangs qui font régner la terreur au nom de Dieu.

Dommage que le réalisateur choisisse un dénouement brusque et artificiel, pour faire consensus, car Miri devient, d'un coup, une « bonne » juive obéissante, décevantement vêtue et pratiquante. Cette « conversion » soudaine, en toute fin de film, apparaît comme l'alibi qui permettra le mariage entre les deux jeunes gens – Miri s'est donc soumise pour plaire à Avi – ce qui affaiblit considérablement le contenu critique du film. ■

* France, Israël, 1h34.

U.S.A. - Hollywood

VII. DESCENTE AUX ENFERS - TRAVERSÉE DU DÉSERT

(Suite du n° 305)

par LAURA LAUFER

■ ■ ■ Avant d'entrer en prison ou de partir en exil, les Dix de Hollywood, en signe de résistance, tournent un film présentant un petit portrait de chacun d'entre eux. Ce court métrage* de 15 minutes est écrit par Albert Maltz et Herbert Biberman, produit par le communiste Paul Jarrico et réalisé en deux jours par John Berry. Le large mouvement de solidarité apparut lors de l'établissement des premières listes noires rétrécit et des membres des Comités de soutien font marche arrière : Humphrey Bogart, sous la pression de Jack Warner, déclare abhorrer le communisme et publie une confession au titre explicite dans *Modern Screen* : « Je ne suis pas communiste. » Les listes noires se succèdent et la liste des noms s'allonge. Ceux qui y figurent connaissent le désert professionnel et l'isolement. Abraham Polonsky ne travaille plus. John Cromwell est contraint de quitter le cinéma pour le théâtre. Joseph Losey, Jules Dassin, Charles Chaplin, John Berry s'exilent.

Les scénaristes travaillent sous prête-nom pour vivre. De nombreux acteurs partent à l'étranger dont Alexander Knox. Betsy Blair, malgré le soutien de son mari Gene Kelly et un oscar pour son rôle dans le film *Charly*, ne trouve plus de travail. La carrière de nombreux acteurs est suspendue (Edward G. Robinson, Cliff Robertson, Barbara Bel Geddes) ou brisée (Paul Robeson, Larry Parks)... John Garfield épuisé par l'acharnement mis contre lui meurt d'une crise cardiaque. Edward G. Robinson, auditionné en 1947, craque et demande pardon sans livrer de nom. Laissé libre, il part jouer en Europe et ne revient qu'en 1954 à Hollywood. Les écrivains aussi sont frappés d'interdit. Citons Arthur Miller (*Les sorcières de Salem*), Howard Fast (*Spartacus*), Lillian Hellman et son compagnon, le père fondateur du roman noir, Dashiell Hammett. Ce dernier reste inflexible devant les questions de la Commission des activités antiaméricaine et se voit condamner à six mois de prison. Morris Carnovsky,

metteur en scène du théâtre yiddish, dénoncé par Elia Kazan, refuse de témoigner et est condamné à un an de prison avant de partir pour le Mexique.

La chasse aux sorcières touche aussi les compositeurs de musique, tel Marc Blitzstein. Aaron Copland et Leonard Bernstein entreprennent, comme Marlène Dietrich, des tournées de concerts à l'étranger. Hans Eisler, accusé d'être le « Karl Marx de la musique » est dénoncé par sa propre sœur Ruth laquelle désigne aussi son autre frère, Gerhart Eisler, comme agent soviétique. Il part avec Brecht pour l'Allemagne de l'Est.

Inaugurée par des artistes appartenant à une droite virulente, anticommuniste et haineuse (Adolphe Menjou, Robert Taylor, Gary Cooper, Cecil B. de Mille...), la délation vient ensuite d'artistes de la gauche dans des volte-face parfois spectaculaires : Elia Kazan donne huit noms dont celui de la femme de Lee Strasberg avec lequel il fonda l'*Actor's studio*, Edward Dmytryk dénonce vingt-six personnes, Lee J. Cobb donne vingt noms. La chasse aux sorcières marque Hollywood, y compris jusque dans l'écriture de ses films. Il y aura les pour et les contre du maccarthysme. ■ ■ ■ (à suivre)

* *The Hollywood Ten*, court métrage à voir en ligne : Titre + Youtube ou Google vidéo

J'ai lu, j'ai aimé

Marcel Cohen, *À des années-lumière*, Éd. Fario, 2013, 69 p., 12,50 € • Un style sobre, une analyse rigoureuse d'où il ressort que l'être humain n'est plus une valeur cotée en bourse... ■

Delphine Renard, *Tu choisiras la vie*, Éd. Grasset, 2013, 306 p., 17,90 € • Delphine Renard est aujourd'hui membre du Comité Vérité et Justice pour Charonne et c'est aux neuf morts de Charonne qu'elle dédie son livre : « Je veux dédier ce livre aux neuf personnes qui ont trouvé la mort au métro Charonne, le 8 février 1962, tuées par une police aux ordres du sinistre préfet Papon. Ces manifestants sont tombés pour avoir exprimé leur volonté de paix en Algérie et pour avoir osé élever leurs voix contre la barbarie de l'OAS : c'était au lendemain d'un attentat

Juifs d'Égypte, un documentaire d'Amir Ramses

par SYLVIE BRAIBANT

Le petit événement qui a conclu le mois de mars au Caire montre bien à ceux qui en douteraient que rien n'est figé dans l'Égypte post-révolutionnaire. Après un an de batailles, juridique et citoyenne, le jeune réalisateur Amir Ramses a gagné contre la censure cinématographique. Son film sur les « Juifs d'Égypte » est autorisé depuis le 27 mars et passe avec un certain succès (autant même que des grandes machines hollywoodiennes) dans trois cinémas de la capitale. Le cinéaste explique les raisons qui l'ont conduit à avoir eu envie de faire ce film : son travail comme assistant de Youssef Chahine et la conviction qu'on avait omis de lui narrer un pan de l'histoire de son pays, à savoir la place des juifs dans le chemin politique, économique et culturel de l'Égypte contemporaine du XX^e siècle. Sur le plateau de l'émission Maghreb-Orient-Express de TV5MONDE, le 8 avril, il insistait sur les liens de son travail avec l'Égypte post-révolutionnaire : « Il y a quelque chose qui change socialement en Égypte en ce moment ; nous sommes beaucoup moins tolérants, beaucoup moins acceptants, les uns vis-à-vis des autres. De voir comment d'un jour à l'autre, tous les juifs d'ici sont devenus nos ennemis, ça donne un message pour ce qui se passe aujourd'hui. »

Il est effectivement navrant qu'un tel sujet fasse polémique aujourd'hui. Le film s'ouvre par un « micro-trottoir », avec les réponses de Cairotes interrogés au hasard sur les juifs d'Égypte. Traîtres, sionistes, belliqueux sont les mots qui reviennent le plus souvent, des adjectifs qui traduisent la méconnaissance abyssale de l'histoire de leur pays par les Égyptiens eux-mêmes.

Jusqu'à ce qu'ils soient obligés de partir, et sans remonter à Moïse, les juifs constituaient l'une des composantes essentielles de l'Égypte : ils ont participé à son essor économique et industriel, ils ont enrichi son répertoire musical et cinématographique, ils ont œuvré, comme tous, à son indépendance. Le rejet dont ils font l'objet aujourd'hui, sans discernement, a suivi la création de l'État d'Israël et les premières guerres judéo-arabes. Ce qui est d'autant plus paradoxal que la plupart d'entre eux n'étaient pas sionistes. Dans ma famille paternelle par exemple, installée depuis des lustres au Caire, à l'inverse de ma famille maternelle venue de Pologne, on ne comprenait pas cette aimantation de la terre promise. Mon père disait : « Jérusalem pour nous, c'était le train de 9h52 ! ». Comment désirer ce qui est à portée de rail...

Par un cynisme stratégique, Nasser a effacé les traces de ses concitoyens juifs, même celles de ceux qui l'avaient aidé à conquérir le pouvoir. C'est cette béance non dite qui a conduit le jeune Amir Ramses à entreprendre ce voyage à la rencontre de ces Égyptiens abandonnés. Il avait pu en apercevoir des bribes dans les films du regretté Youssef Chahine – en particulier dans « *Alexandrie pourquoi ?* » –, dont il fut avant sa mort l'un des derniers assistants. Ou encore à la lecture du best-seller égypto-planétaire de Alaa al-Aswany, « *L'immeuble Yacoubian* ». Amir Ramses, dans une interview accordée au grand quotidien égyptien *Al Ahram*, regrette, entre autres, qu'en Égypte aujourd'hui, la peur de l'autre irradie toute la société, l'autre s'incarnant essentiellement dans l'État d'Israël. Le jeune homme essaye de combattre ce glissement sémantique qui fait fusionner Israël, judaïsme et sionisme.

Dans les années 1930 et 1940, le mouvement national et indépendantiste égyptien battait son plein. Il s'incarnait dans le parti des Frères musulmans, le Wafd et les groupes marxistes. Des juifs d'Égypte étaient engagés dans le Wafd, mais plus encore, via les partis antifascistes, dans les prémices du parti communiste égyptien. Au premier rang de ceux-là émergeait la figure d'Henri Curiel, issu de l'une des familles juives les plus en vue du Caire. Amir Ramses a longuement interviewé d'anciens compagnons d'Henri Curiel, le fondateur du Mouvement Égyptien de Libération Nationale (MELN, marxiste). Partis presque tous vivre en France, ils rappellent le rôle très important qu'ils ont joué dans l'histoire politique de ce qui est toujours, pour eux, leur pays, en particulier leur appui aux officiers libres de Gamal Abdel Nasser qui renversèrent la monarchie, puis plus tard tinrent tête aux Français, Anglais et Israéliens, engagés dans une guerre pour maintenir leurs droits sur le canal de Suez.

Mais le cinéaste a aussi rencontré des juifs d'Égypte qui sans être engagés dans les batailles politiques de leur pays, éprouvent le même attachement à leur terre natale et la même incompréhension vis-à-vis des tourments de l'histoire qui les ont conduits à partir. Aujourd'hui, ils ne seraient plus que quelques dizaines, à vivre entre Le Caire et Alexandrie. Magda et Nadia Haroun, les filles de Chehata, l'un des personnages importants du film, même s'il ne peut y apparaître puisqu'il est mort bien avant le tournage, vivent toujours au Caire. Magda a confié à Amir Ramses toute sa fierté de ce film même « *s'il est très dur d'être les derniers d'une communauté...* ». ■

(Voir aussi <http://jewsofegypt.com>)

visant le ministre André Malraux et qui m'a seule atteinte. Ayant eu la chance de survivre, j'ai le sentiment de respirer aussi en leurs noms. Cinquante ans après, leur souvenir me porte à dénoncer comme eux, avec eux, cette guerre sans fin, et à m'associer à toutes les familles qui, comme la mienne, en ont été à jamais meurtries. Je rends également ici hommage à tous ceux qui, un jour, ont rencontré sur leur route la folie du terrorisme aveugle. » Ce livre raconte comment, après et à partir de l'attentat, – intrusion violente de l'Histoire dans la vie d'une fillette – l'auteur armée d'une vitalité à toute épreuve et d'un courage enviable, sut se construire. Celle qui eût pu s'appeler Ruth Weinberg (racines juives russes) est aujourd'hui psychanalyste. C'est aussi une juive pratiquante qui a fait sa *bat mitzva* avec le rabbin Pauline Bebe. ■ NM

BIROBIDJAN : DANS LA RÉGION JUIVE SANS Juifs...

par JEAN RADVANYI*

C'était comme un vieux rêve de géographe... A quoi pouvait donc ressembler cette « région autonome juive », créée sous Staline en 1934, que certains présentèrent un temps comme le premier « État » juif de l'époque moderne, avant la création d'Israël, mais dont je savais par le suivi des recensements qu'elle n'avait jamais compté plus de 10% d'habitants d'origine juive et actuellement moins de 1% (1626 recensés en 2010, sur 176 558 habitants...)?

Le train « rapide », une sorte de train de banlieue, sort de Khabarovsk, franchit l'Amour sur le nouveau pont routier et ferroviaire et hop, vous êtes en région juive.

C'est tellement proche que déjà certains dirigeants de la grande ville extrême-orientale, capitale du district fédéral, lorgnent vers ces réserves de terre plus proches du centre que les quartiers éloignés du Sud et qu'on pourrait donc facilement inclure dans l'agglomération. De là à dire qu'ils voudraient incorporer toute la région, il n'y a qu'un pas à faire, que certains souhaitent et d'autres redoutent.

Une heure trente plus tard, nous arrivons en gare de Birobidjan, la capitale de la région. Le nom est fièrement inscrit sur le fronton, en russe et en yiddish, caractères hébraïques comme il se doit. Devant la gare, plusieurs signes vous mettent clairement dans l'ambiance : une gigantesque ménorah, chandelier à sept branches, trône devant la sortie (voir ci-contre) et plus loin, un grand monument en bronze représente *Tevieh le laitier*, grandeur nature, avec sa charrette, et le cheval sur lequel grimpent des enfants sous l'œil vigilant des parents. Le plus drôle est que cette énorme sculpture a été offerte par la Chine !!

Mais ici, tout est étrange : nous sommes entre le Biro et le Bidjan, affluents de rive gauche de l'Amour qui coule un peu plus au Sud et fait la frontière. Là-bas, il y a un bac qui permet d'aller chez les voisins avec lesquels les échanges se sont multipliés ces derniers temps. Mais la région, elle, est restée ce qu'elle est : une région agricole pauvre, steppes un peu irriguées au Sud, forêts et petites montagnes au Nord ; quelques industries du bois et mécaniques, quelques usines agro-alimentaires. On se demande vraiment de quoi l'on vit ici, si loin de tout. Beaucoup vont d'ailleurs travailler à Khabarovsk, la grande voisine.

En face de la gare, un magasin local porte en enseigne son nom (*Tsimes**) écrit en russe mais dans des caractères qui font ressembler le cyrillique à de l'hébreu. J'avais déjà vu cela à Bakou, à l'époque soviétique, où certains s'évertuaient à écrire des noms russes en les faisant ressembler à du persan... Une petite ville tranquille, des rues ombragées de grands arbres et une foule de Russes légèrement habillés : ce sont les premiers jours de beau temps, début mai, et les filles sont court vêtues,

en talons aiguilles, comme le veut la mode actuelle. Des maisons russes traditionnelles de plain pied, quelques « baraques » (en russe, on désigne ainsi les maisons en bois et brique à un ou deux étages des années 1940).

Mais au-delà de cette façade presque sympathique, il ne faut pas aller très loin pour déceler, derrière les baraques, l'extrême pauvreté, l'alcoolisme sous-jacent jusqu'au sordide. Le dénuement se retrouve à la Faculté des langues, ancien institut pédagogique propulsé au rang d'Université, sous la houlette de quelques personnalités passionnées comme Lioudmila, la professeur de français.

La ville s'enorgueillit de quelques constructions modernes, dont un centre commercial, un cinéma tout neuf sur la rue piétonnière que les habitants appellent l'*Arbat* (célèbre rue piétonnière de Moscou) mais dont le nom officiel est *Scholem Aleikhem* ! A côté, le marché traditionnel kolkhozien regorge de plants de fleurs, de salades et de tomates. La saison des plantations commence dans les jardins.

Nous sommes attendus à la fac de français. Une vingtaine d'étudiants, surtout des filles, qui osent à peine poser des questions. L'une me demande ce qu'on sait en France de leur région. Je leur dis que beaucoup ignorent son existence mais que plusieurs livres ont été publiés sur son histoire. Je leur demande s'ils connaissent cette blague soviétique (« *Sarah et Samuel ont décidé d'émigrer ici à la fin des années 1930. Ils sortent du transsibérien et sur le quai, voient un chameau. Sarah apeurée pousse son mari du coude et lui dit : "Regarde Samuel, ce qu'ils ont fait ici avec les chevaux..."* »). A la fin, je demande combien d'entre eux sont d'origine juive ; une seule lève la main, une très mignonne brunette qui parle d'ailleurs vraiment bien le français.

On nous emmène visiter la ville, la Philharmonie, bâtiment géant pour une ville de 75 000 habitants (devant, l'inévitable sculpture du violoniste sur son toit**) puis la nouvelle promenade en béton le long du fleuve, construite par des ouvriers chinois avec des balustrades préfabriquées comme dans les villes chinoises. Notre petit tour passe par la nouvelle synagogue très claire, fort belle, où nous sommes accueillis par le rabbin, venu d'Israël mais parlant parfaitement le russe. Il nous montre sa collection d'objets ayant appartenu à des juifs et à l'ancienne synagogue. En sortant je lui dis « *Vous savez, mes beaux-parents étaient d'origine juive polonaise et leurs parents ont hésité. L'un voulait venir ici, l'autre ne voulait pas émigrer en URSS et préférait partir pour la France, ce qu'ils ont fait. Mais quelques années plus tard, ils ont été arrêtés, déportés et sont morts dans les camps de Pologne* ». Il m'a regardé d'un air entendu et a soupiré : « *C'est le destin... Mais vous savez, beaucoup de ceux qui sont venus ici sont morts aussi, très vite* ».

Rencontre chez les géographes. Curieuse impression. Un professeur, spécialisé dans l'histoire régionale, et le seul d'origine juive, veut nous persuader que le choix de cette région était parfaitement logique et naturel. « *Beaucoup d'étrangers prétendent que cette région est artificielle* » dit-il. Je souris et lui fais comprendre que je n'ignore rien des méandres de ce choix et de la question juive en URSS, du peu de juifs présents ici au recensement. Il tente de discuter : « *Certains Juifs ne déclarent pas leur nationalité quand ils sont dans des familles mixtes* »... Finalement, la conversation dérive sur les rumeurs de fusion de la région avec celle de Khabarovsk. C'est la seule « région autonome » qui demeure alors que les autres (Adyghée, Karatchaevotcherkessie au Caucase) sont devenues des républiques.

Comme je l'explique à mes étudiants, une région juive sans juifs, passe encore ; en faire une république juive sans juifs, après la création d'Israël, cela aurait fait carrément bizarre. Mais personne ici ne voulut qu'on dissolve la région. Même sans juifs, cela leur assure un flux constant d'attention de l'étranger, des aides, des investissements, des échanges qu'ils perdraient complètement. Sans parler des postes de gouvernement, des voitures de fonction... On sent cependant un certain désarroi : combien d'années peut encore durer cette sorte de fiction ? Car parmi les derniers juifs demeurant ici, beaucoup songent à leur tour au départ ; comme d'ailleurs bon nombre de Russes, déstabilisés par le peu d'attention que les autorités fédérales portent aux régions d'Extrême-Orient. Devant la gare, la belle étudiante juive est venue nous saluer. Elle ne cache pas son projet de finir ses études à Moscou et de là...

En ville, j'ai remarqué une grande affiche, réclame d'une agence de voyages. Avec comme texte « *Tours*



Le Birobidjanets, de l'escadrille spéciale générale de propagande "Maxime Gorki", créée en 1933. L'avion survole une région à population juive (Ukraine ?)



La place centrale de Birobidjan

© Wikipedia russe

organisés, excursions, shopping-tours, repos au bord de la mer » et en bas « *Fais tes valises et good-bye Birobidjan* » (sic). Je me demande bien à quoi pensait l'affichiste qui a commis ce panneau... ■

* Jean Radvanyi, géographe, est professeur à l'INALCO. Il dirige actuellement le Centre d'études franco-russe de Moscou. Il est l'auteur de *La Nouvelle Russie* (Éd. Armand Colin, 2010, 5^e éd.) et co-rédacteur de l'*Atlas du Monde diplomatique*.

NDLR

* *Tsimes* [yiddish] : delikatessen

** Statue qui se réfère à l'œuvre de *Sholem Aleikhem* « *Le violon sur le toit* »

Billet d'HUMEUR

LE FASCISME DES VERTUEUX

par JACQUES FRANCK



De faux bons esprits, dans certains médias, comparent les trublions anti mariage pour tous aux manifestants de mai 68. Je les comparerais plutôt aux manifestants de février 34, qui tentèrent de renverser la République et échouèrent face à l'unité reconstituée des partis de gauche, prélude du Front Populaire. En mai 68, on manifestait pour une extension des libertés. Les adeptes de Barjot et Boutin manifestent contre l'octroi de libertés à un groupe de citoyens qui est coupable de ne pas avoir la même orientation sexuelle qu'eux. En mai 68, on ne faisait pas de pogrom. Nos vertueux actuels s'attaquent aux établissements recevant des homosexuels. En mai 68, on répondait aux coups des forces de l'ordre en insultant les CRS. C'était certes exce-

sif, mais ça ne mettait pas en cause l'honorabilité des élus du peuple. Maintenant, un député UMP du Rhône traite des collègues qui ne partagent pas ses opinions d'« assassins d'enfants ! ». En mai 68, personne n'appelait à la rescousse la lie de l'extrême droite fasciste, le GUD, les identitaires, les voyous des groupuscules nazis. Maintenant, ces braves mènent, main dans la main avec les intégristes catholiques les plus réactionnaires, les professionnels (le)s de la vertu, les arrivistes minables à la Frigide, le combat homophobe et antirépublicain. Malheureusement des familles abusées et des jeunes qui se trompent de sujets de mécontentement se joignent à eux. Il est temps d'opposer un barrage efficace à ces tentatives de fascisation du pays. ■